Document généré le 6 août 2025 21:09

Les Cahiers des dix

Joseph de Nancrède et la presse française d'Amérique au temps de la *Gazette de Montréal* (1780-1800)

Bernard Andrès, s.r.c.

Numéro 55, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1008083ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1008083ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Andrès, B. (2001). Joseph de Nancrède et la presse française d'Amérique au temps de la *Gazette de Montréal* (1780-1800). *Les Cahiers des dix*, (55), 175–190. https://doi.org/10.7202/1008083ar

Résumé de l'article

En rappelant la carrière de Joseph de Nancrède (1761-1841), cet article évoque le réseau des imprimeurs francophones qui se sont illustrés en Amérique du Nord à la fin du XVIII^{e} siècle. Au croisement des cultures américaine et française Joseph de Nancrède s'intéressait aussi au destin du Québec, puis du Bas-Canada. Il a non seulement participé à la guerre d'Indépendance américaine, mais il a aussi enseigné le français à Harvard, Massachusetts et fondé en 1789 le *Courier de Boston*. C'est dans cette ville qu'il a connu le mémorialiste canadien Pierre de Sales Laterrière et qu'il a entrepris une longue carrière d'éditeur, à l'époque où Fleury Mesplet relançait la *Gazette de Montréal*. Expliquant à ses compatriotes d'adoption la Révolution française, il leur faisait aussi connaître Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Brissot de Warville et les classiques français. Une fois naturalisé américain, il oeuvra également en France où il intervint dans l'exportation de la collection Desjardins au Bas-Canada. Dans ses derniers jours, il se lia d'amitié pour Louis-Joseph Papineau qui devint son exécuteur testamentaire. L'action de Joseph de Nancrède s'étend sur une des périodes les plus mouvementées des nations française, américaine et canadienne, à l'époque fondatrice des Révolutions atlantiques.

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Joseph de Nancrède et la presse française d'Amérique au temps de la *Gazette de Montréal* (1780-1800)[1]

Par Bernard Andrès s.r.c.

C'est en travaillant sur un médecin canadien d'origine albigeoise qui étudiait à Cambridge en 1789 que j'ai découvert un personnage polymorphe impliqué dans l'enseignement et la diffusion du français en Nouvelle-Angleterre à la fin du XVIII[e] siècle. Tout comme le médecin canadien Pierre de Sales Laterrière, l'imprimeur et professeur de français Joseph de Nancrède avait modulé son nom et son identité au gré de sa vie et des événements politiques. Comme je le montre dans ma biographie de Laterrière[2], l'un et l'autre individus avaient vécu comme des personnages de fiction et tissé leur carrière sur une trame romanesque digne de l'abbé Prévost. Pour ma première contribution aux *Cahiers des Dix*, je m'attacherai plus particulièrement à la figure du journaliste qui lança le *Courier de Boston* en avril 1789.

Paul Joseph Guérard, alias Joseph Guérard de Nancrède, alias Joseph Nancrède, alias Joseph Nancrede[3] (quand il se fit naturaliser américain) était

1. Une première version de ce travail a été présentée au Congrès de l'American Comparative Literature Association (1999) ; cette recherche s'inscrit dans le cadre de mon projet CRSH « Archéologie du littéraire au Québec » (ALAQ).
2. *L'énigme de Sales Laterrière,* Montréal, Québec Amérique, collection « Tous continents », 2000, 872 p.
3. Sauf pour certaines citations, j'adopte dans cet article l'orthographe Nancrède.

maître de français à Harvard et libraire-imprimeur à Boston. Son parcours en dit long sur les relations entre la France et les États-Unis, d'une part, mais aussi entre ces nations et la *Province of Quebec*[4], puis le Bas-Canada. De Nancrède est au cœur d'un réseau d'« agents » littéraires et politiques qui, entre la Révolution américaine, la Révolution française et les Rébellions québécoises de 1837-1838, vont servir de truchement entre les trois aires culturelles (France/États-Unis/Canada). C'est à ce titre qu'il m'intéresse : parce que son action s'étend sur la période la plus mouvementée et la plus fondatrice de ces nations, à une époque où l'idée même de nation s'invente et se construit dans le monde occidental. L'époque aussi où une certaine idée des Lumières trouve à s'incarner dans des systèmes politiques et où ces systèmes, tout comme ces nations, s'opposent les uns aux autres, dans une étonnante déflagration géopolitique : les Révolutions atlantiques[5].

Plus que simple témoin, de Nancrède est pour beaucoup le révélateur de cette alchimie identitaire, au sens où il précipite les transformations en cours, expliquant les Lumières aux Américains, éclairant les Français sur l'Amérique, dénonçant aux uns et aux autres les dérives de la Révolution. De Nancrède accompagne aussi l'exil d'un Patriote canadien en France, alors que lui-même s'est successivement exilé en Nouvelle-Angleterre où il passe la moitié de sa vie, en France où il tente un retour, puis de nouveau en Pennsylvanie, pour finir à Paris aux côtés de Louis-Joseph Papineau. Car de Nancrède a toujours entretenu une relation particulière avec le Canada. Son journal *Le Courier de Boston* était diffusé au Québec par Fleury Mesplet, l'imprimeur de la *Gazette de Montréal*. C'est aussi à Montréal que de Nancrède enverra étudier sa fille Louisa. Puis, il interviendra auprès de l'abbé Desjardins à propos des fameuses peintures que l'ecclésiastique exportera au Bas-Canada[6]. Enfin (et surtout), Papineau sera l'exécuteur

4. J'abrégerai à l'occasion cette appellation historique de la province par le simple choronyme « Québec ».

5. Sur ce terme désignant les révolutions américaine et française de la fin du XVIII[e] siècle et sur l'effet qu'elles produisirent ici, voir JEAN-PIERRE BOYER, « Le Québec à l'heure des révolutions atlantiques », dans son édition de Thomas Paine, *Les Droits de l'Homme*, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1998, p. 355-424.

6. Correspondance de Philippe-Jean-Louis Desjardins avec Louis-Joseph Papineau, Paris, 7 mars 1805 (Papiers Papineau des Archives nationales du Canada, correspondance citée par Madeleine B. Stern, *Books and Book People in 19th Century America*, R.R. Bowker Company, New York & London, 1978, p. 113). Pour l'histoire de peintures Desjardins, voir LAURIER LACROIX, « Les tableaux Desjardins, du pillage révolutionnaire à la sauvegarde du patrimoine québécois », in MICHEL GRENON, (dir.). *L'image de la révolution française au Québec : 1789-1989*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Les Cahiers du Québec/Histoire », 1989, p. 183-200.

testamentaire de de Nancrède (ce qui explique la présence de ce dernier dans les fonds d'archives canadiens et québécois).

*
* *

Il faudrait, pour bien cerner le « réseau » ou le « phénomène » de Nancrède, brosser le tableau des premières tentatives d'implantation d'une presse francophone en Amérique du Nord. Dans les limites de cet article, je ne peux qu'évoquer un certain nombre de dates et d'initiatives aussi hardies qu'éphémères, dont les promoteurs sont, pour la plupart, tombés dans l'oubli[7]. C'est la première gazette bilingue de Québec (en 1764), puis la *Gazette de Montréal* (1778-1779), la *Gazette Françoise* de Newport (1780-1781) et le *Courier de l'Amérique*, à Philadelphie (27 juillet au 22 octobre 1784). Viennent ensuite *Le Courrier de La Nouvelle Orléans* (1785-1786), la deuxième *Gazette de Montréal* (1785-1822), *Le courrier de Québec ou héraut francois* (1788) et le *Courier de Boston*[8] de Joseph de Nancrède (1788-1789). Nous verrons comment ce périodique se fera l'écho et le héraut de la Révolutions française. C'est encore, toujours à Boston, *Le Courier Politique de l'Univers* (1792-1793), auquel succèdera *Le Courier des Deux-Mondes* [c1794][9], puis, à Philadelphie, le *Journal des Révolutions de la partie française de Saint-Domingue* (1793) : comme si toute la presse francophone, animée par la ferveur républicaine, voulait embrasser (et embraser) jusqu'aux Îles caraïbes. Du reste, chacune de ces feuilles entend être diffusée d'un bout à l'autre du continent centre et nord américain, comme l'affiche souvent en fin de publication, la liste des villes où l'on peut s'abonner ou se procurer chaque numéro. Ainsi lit-on dans le prospectus du *Courier de Boston*

7. Je tire les principales données sur la presse francophone en Amérique et sur Joseph Nancrède des archives de la Massachusetts Historical Society (dont je remercie le personnel dévoué) et des travaux suivants : CLARENCE S. BRIGHAM, *History and Biography of American Newspapers, 1690-1820*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1947, 2 vol., MADELEINE B. STERN, *op. cit.*, p. 47-117 et « A Salem Author and a Boston Publisher : James Tytler and Joseph Nancrede », in *The New England Quaterly. A Historical Review of New England Life and Letters*, Vol. XLVII, number 2, June 1974, p. 299-301. Les références suivantes à Stern envoient à son étude de 1978 (voir supra note 6). Les travaux de Jacques Habert ont été consulté sur Internet (voir infra note 11). J'exprime ici mes remerciements à Annie Saint-Germain et à Véroniques Fauvelle qui, dans le cadre des travaux de l'ALAQ, ont œuvré sur le dossier de *Joseph de Nancrède* et du *Courier de Boston*, ainsi que Pierre Monette, pour ses remarques avisées concernant le présent article.

8. *Le Courier de Boston* s'orthographie avec un seul « R ».

9. Joseph de Nancrède n'aurait peut-être qu'annoncé la publication du *Courier des Deux-Mondes* dont on n'a pu retracer que le prospectus vers 1794 (cf. CLARENCE S. BRIGHAM, *op. cit*, p. 286).

À Boston chez B. Russel, pour toute l'Amérique
Au Cap (St. Domingue) chez Mr Perkins & Cie
St. Pierre (Martinique) chez[10]

Nous verrons que le *Courier de Boston* était aussi distribué au Québec. Un véritable réseau regroupait alors ces publications francophones. Le sénateur français Jacques Habert dont on sait l'intérêt qu'il porta et la part qu'il prit au journalisme franco-américain rappelait l'esprit de cette presse à l'occasion du cinquantième anniversaire de *France-Amérique*, en 1993. Ainsi de l'ancêtre de ces publications, la *Gazette françoise* de Newport : issue du corps expéditionnaire de Rochambeau en Amérique, ce papier, note Habert, fut « le premier journal édité aux États-Unis dans une langue autre que l'anglais ». On y lit dans la première livraison du 17 novembre 1780 (rédacteur anonyme) :

> Le projet de donner une Gazette française ne m'a paru possible que par la facilité d'y introduire la Traduction des différentes Nouvelles que les Papiers Américains produisent : c'est sous ce point de vue que j'en ai accepté la rédaction ; vraisemblablement ceux de Messieurs les Officiers et autres Particuliers qui ne sont pas familiers avec la langue du pays, et qui s'intéressent aux événements politiques de cette Nation naissante, seront charmés de pouvoir s'en instruire, sans avoir recours au travail de la translation[11].

Ce désir vertueux de bonne entente entre deux cultures, mais aussi ce flou linguistique entre deux langues en « translation » ne rappellent-ils pas l'ambition de William Brown et de Thomas Gilmore qui, seize ans plus tôt, lançaient la *Gazette de Québec* , au lendemain de la Conquête anglaise ? Ces imprimeurs venaient d'ailleurs de Philadelphie. En 1764, Brown et Gilmore fondaient ici le premier journal de la colonie. Pour les éditeurs, la *Gazette de Québec* était :

> [...] le Moyen le plus efficace a faire réussir une entière Connaissance de la Langue Angloise et Française parmi ces deux Nations, qui à présent se sont jointes heureusement dans cette Partie du Monde, ils seront rendus capables de converser ensemble, de se communiquer leurs Sentiments comme des Frères, et de conduire leurs différents Négoces avec Aise et Satisfaction[12].

---

10. L'adresse à St. Pierre, Martinique, est incomplète dans le prospectus du *Courier de Boston. Affiches, Nouvelles, & Avis, Prospectus*, s.d.
11. Je cite d'après le texte de JACQUES HABERT publié sur le site de *France-Amérique* : <http://www.france-amerique.com/histoire/histoire2.html>. La *Gazette françoise* de Newport (ou New Port), Rhode Island, fut éditée par John Jastram du 17 novembre 1780 (n° 1) au 2 janvier 1781 (n° 7).
12. Cité d'après MAURICE LEMIRE, dir., *La vie littéraire au Québec*, tome I.- 1764-1805. *La voix française des nouveaux sujets britanniques ;* Presses de l'université Laval, 1991, p. 228.

Il faut attendre 1778 pour que le deuxième journal (unilingue français, lui) devienne littéraire. On le doit à Fleury Mesplet[13]. Mais, contrairement à la *Gazette de Québec*, la *Gazette de Montréal* est bien vite devenue philosophique et voltairienne. Cela lui vaut, l'année suivante, la censure et l'emprisonnement de ses rédacteurs (1779-1782). Peu après être sorti de prison, Fleury Mesplet relancera son papier qui deviendra alors bilingue (1785-1794). Cette nouvelle *Gazette de Montréal/Montreal Gazette* rendra compte aux Canadiens des progrès de la Révolution française. C'est à l'imprimerie de Mesplet que les Montréalais pourront alors se procurer le *Courier de Boston* de Joseph de Nancrède. Ce dernier était aussi disponible à Philadelphie chez Mathew Carey.

Depuis 1784, Philadelphie avait son propre journal français, le *Courrier de l'Amérique* [14]. Fondé par deux libraires français, Daniel Boinod et Alexandre Gaillard, il était imprimé par Charles Cist. Si cette gazette n'avait pas duré longtemps, c'est que le duo s'en était pris à la monarchie française, via le consul local. Comme Habert le rappelle, « bien avant que la Révolution ne commence en France, un journal français demanda qu'à l'exemple des États-Unis, la France se débarrasse de son roi et proclame la république... ». L'année suivante, en 1785, une troisième gazette américaine en français voit le jour, cette fois-ci dans le sud. C'est à la Nouvelle-Orléans que se trouve le second pôle francophone du continent après le Québec. Les hasards de la politique placent alors la Louisiane sous le drapeau espagnol, mais on y parle encore le français et le gouverneur représentant alors Carlos III, roi d'Espagne, s'appelle Francisco Luis Hector, baron de... Carondelet! Le *Courrier de La Nouvelle Orléans* ne dure lui aussi qu'un an (de 1785 à 1786). C'est six mois de plus que ne le fera le *Courier de Boston*, comme on le verra à présent.

13. Cet imprimeur francophone du Congrès américain était arrivé à Montréal avec les armées bostoniennes, lors de l'invasion américaine de 1775-1776. Sur Fleury Mesplet et son journaliste Valentin Jautard, voir les travaux de JEAN-PAUL DE LAGRAVE, *Fleury Mesplet (1734-1794) : diffuseur des lumières au Québec*, Patenaude éditeur, 1985 et de JEAN-PAUL DE LAGRAVE et JACQUES G. RUELLAND, *Valentin Jautard (1736-1787). Premier journaliste de langue française au Canada*, Sainte-Foy, Le Griffon d'Argile, 1989. Pour une analyse plus littéraire et institutionnelle du phénomène de la *Gazette de Montréal*, voir JACQUES COTNAM et PIERRE HÉBERT, « La *Gazette littéraire* (1778-1779) : notre première œuvre de fiction » in *Voix et images*, Montréal, n° 59, hiver 1995, p.294-313 et, tout récemment, NOVA DOYON, « Valentin Jautard (1736-1787) et la *Gazette littéraire de Montréal* (1778-1779) : Vers un paradigme du littéraire au Québec », Université du Québec à Montréal, mémoire de maîtrise (B. Andrès dir.), 2001, 201 p.

14. Le *Courrier de l'Amérique* : 26 numéros à Philadelphie du 27 juillet au 22 octobre 1784 (cf. BRIGHAM, *op. cit.*, p. 898-899).

Joseph Nancrède
Madeleine B. Stern, *Books and Book People in 19th Century America*,
R.R. Bowker Company, New York & London, Bowker, 1978.

*
* *

Car j'arrive enfin à notre Joseph Guérard de Nancrède dont l'activité éditoriale ne se limite point à cette gazette éphémère de 1789. Avant de m'attarder à cette courte mais intense aventure, je dirai deux mots du personnage. Plus que tout autre animateur francophone en Amérique, de Nancrède s'est impliqué à long terme dans son pays d'adoption. Son travail de journaliste, il ne le concevait pas comme un passe-temps entre deux campagnes militaires, à la façon dont les artisans de la première *Gazette française* de Newport avaient meublé leurs loisirs entre l'été 1780 et l'été 1781. Comme le rappelle Jacques Habert :

> Hebdomadaire, la Gazette paraissait chaque vendredi et était imprimée « sur les presses de l'escadre ». L'escadre navale qui avait amené à Newport l'armée de Rochambeau était commandée par l'Amiral de Ternay ; les presses se trouvaient à bord de la frégate Neptune[15].

De Nancrède, lui, n'avait pas du tout songé à imprimer un journal, lors de son premier séjour aux États-Unis (1780-1783). Quand il débarque à dix-neuf ans dans le Régiment des Soissonais, sous les ordres de Rochambeau, de Nancrède ne s'appelle même pas de Nancrède. Il se nomme Paul Joseph Guérard, simple soldat parti à l'aventure dans les Amériques, orphelin qu'il était de père et de mère, depuis l'âge de sept ans. Paul Joseph Guérard était le seul survivant de dix enfants[16]. Pour lui, comme pour bien d'autres aventuriers auxquels je m'intéresse, l'Amérique est le lieu d'une seconde naissance. Elle manque aussi de lui coûter la vie, puisqu'au siège de Yorktown auquel il prend part le 21 juillet 1781, Guérard voit mourir plusieurs de ses compagnons. Curieusement, dans cette opération victorieuse qui met fin à la guerre d'Indépendance, deux de ces compagnons portent un nom dont il se souviendra plus tard[17] : un membre des Bourbonnais et un sous-lieutenant des Soissonnais se nommaient de Dreux de Nancre...

Quoi qu'il en soit, Paul Joseph Guérard regagne la France en mars 1783, après trois ans sous les drapeaux. En février de l'année suivante, il perd son grand-père maternel qui l'avait élevé ; c'était là son dernier lien avec sa famille. Et le 13 octobre 1785, un nouvel homme repart en Amérique. Son passeport porte

15. JACQUES HABERT, *op. cit.* Par ailleurs, BRIGHAM (*op. cit.*, p. 995) précise la mention « De l'Imprimerie Royale de l'Escadre. Rue de la pointe, n° 641 » et pense que l'officier responsable des presses était le Chevalier de Maulevrier, probablement assisté d'un professeur de français œuvrant à Harvard et à Providence, John Jastram.
16. Le dernier, en venant au monde, avait eu raison de la pauvre mère (cf. MADELEINE B. STERN, *op. cit.*, 1978, p. 49).
17. MADELEINE B. STERN, *op. cit.*, p. 50

alors le nom de « Paul Joseph Guérard de Nancrède ». C'est sous ce patronyme qu'on le retrouve deux ans plus tard au Collège Harvard de Cambridge, quand le Comité d'embauche retient « Mr Nancrede [...] to instruct the students of the University in the French Language »[18]. Trois ans plus tard, Jacques Pierre Brissot de Warville, futur dirigeant des Girondins, visitera les lieux en notant les progrès accomplis depuis l'arrivée du professeur Nancrède : « Le cœur d'un Français s'exalte en découvrant Racine, Montesquieu et l'Encyclopédie dans une contrée où, un siècle et demi plus tôt les Indiens fumaient le calumet » (!)[19]. De Nancrède sévira une dizaine d'années comme « French Instructor », non sans éprouver quelques problèmes avec certains « pupils » désespérément réfractaires à son enseignement. Un rapport du « Faculty Meeting » évoque en 1794 une attaque en règle de pelures de melons contre ses fenêtres. Un dessin d'étudiant retrouvé dans les archives le représente, un cochon dans les mains, lui faisant grogner « OUI » dans le fol espoir d'enseigner la bonne prononciation de l'adverbe affirmatif[20].

C'est peut-être pour exorciser ses cauchemars pédagogiques que de Nancrède se lance alors dans l'édition. Auparavant, le 11 novembre 1788[21], il a épousé Hannah Dixcey, le mois même où un Canadien de passage s'installait à Cambridge pour y faire sa médecine. C'est par ce Canadien d'origine française, Pierre de Sales Laterrière, que nous est parvenue la chronique du temps. Laterrière racontera dans ses mémoires avoir

> fait connaissance avec plusieurs français qui étaient à Boston et plus particulièrement avec Joseph de Nancred qui professait la langue française au collège. Je l'invitais souvent à dîner à ma pension et il me rendait le réciproque tous les jeudis à Boston : et je formai avec lui une grande intimité parce qu'il était estimable. Il y était marié avec une fort jolie femme[22].

---

18. *Ibid.*, p. 51.
19. Cité en anglais par MADELEINE B. STERN (*ibid.*) : je traduis.
20. « [...] holding a pig in his hands and directing the boys to pronounce « OUI » just like the noise made by the little brute » (cf. STERN, *ibid.* ; je traduis). Pierre Monette me signale que Henry David Thoreau écrit à propos des habitants de la côte de Beaupré, en 1850 : « I was amused to hear how much use they made of the word *oui* in conversation with one another. After repeated single insertions ot if, one would suddenly throw back his head at the same time with his chair, and exclaim rapidly, « Oui ! oui ! oui ! oui ! » like a Yankee driving pigs. » (HENRY DAVID THOREAU, *A Yankee in Canada*, p. 1-101 ; *The Writings of Henry David Thoreau, Walden Edition*, vol. 5 : *Excursions and Poems*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company / Cambridge : The Riverside Press, 1906, p. 60).
21. 11 novembre 1788 : Mariage, par le Rev. Mr Parker, de Mr PJG de Nancrede et Miss Hannah Dixcey. (annonce parue le 12 novembre dans le *Massachussets Centinel*).
22. *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1873, p. 165.

Hannah Dixcey donnera huit enfants à de Nancrède ; une des filles, on l'a vu, étudiera à Montréal[23]. C'est durant l'hiver suivant que de Nancrède lancera sa *Gazette de Boston*. Celle-ci est annoncée dans le *Massachussets Centinel* du 4 février 1789 : « France and America, althought politically allied, are yet *strangers to each other* [...] ». C'est que de vieux préjugés subsistent entre les deux nations, préjugés toujours alimentés par la propagande anglaise. Le *Courier de Boston* y mettra bon ordre. Et le 23 avril suivant, paraît en français le premier numéro, sous-titré : « L'Utilité des deux Mondes ». Les trois quarts des souscripteurs sont américains, affirme l'éditeur qui n'hésite pas, d'emblée, à citer Pascal, mais aussi l'Abbé Raynal, Mably, le Comte de Mirabeau et « les recherches minutieuses de M. DE CREVE-CŒUR ». Il s'agit sans nul doute de cet autre Français installé aux États-Unis, auteur que les Américains finiront par considérer comme un des pères de leur littérature : John St-John de Crèvecœur (1735-1813).

Deux mots sur ce dernier dont l'œuvre a aussi jeté des ponts entre les deux continents. L'ancien soldat des troupes de Montcalm s'appelait alors Michel-Guillaume Jean de Crèvecœur[24]. En octobre 1759, après la capitulation de Québec, il avait opté pour les colonies américaines et s'y était forgé une nouvelle identité sous le nouveau nom de J. Hector St. John de Crèvecœur. Naturalisé américain en 1765, sous le patronyme John Hector St. John, il devient alors cultivateur, épouse une Américaine et appelle leur fille : America-Frances[25]. St. John de Crèvecœur (comme il s'auto-désigne désormais) a presque perdu l'usage du français quand, dix-sept ans plus tard, paraît en anglais *Letters from an American [...] by J. Hector St. John, A Farmer in Pennsylvania* (1782)[26]. L'œuvre sera bientôt adaptée en français (1784)[27] et fera les délices des salons parisiens et européens. On y

23. Louisa étudiait en 1803 à l'Académie de Miss Burges (MADELEINE B. STERN, *op. cit*,. p. 59).
24. Sur Crèvecœur, voir PIERRE MONETTE, « Une utopie problématique : les *Letters from an American Farmer* de St. John de Crèvecœur », in BERNARD ANDRÈS et NANCY DESJARDINS dir., *Utopies en Canada, 1545-1845*, Université du Québec à Montréal, Figura, textes et imaginaires ; n° 3, 2001, p. 70-102 et « St. John de Crèvecœur et les *Letters from an American Farmer* (1782) », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal (en préparation).
25. America-Frances (dite Fannie) est née le 14 décembre 1770.
26. *Letters from an American Farmer ; Describing Certain Provincial Situations, Manners, and Customs, not Generally Known, and Conveying Some Idea of the Late and Present Interior Circumstances of the British Colonies in North America — Written for the Information of a Friend in England, By J. Hector St. John, A Farmer in Pennsylvania.* London, Printed for Thomas Davies in Rusell Street Covent-Garden, and Lockyer Davis in Holborn, M DCC LXXXII [1782], xiv-318 p.
27. *Lettres d'un cultivateur américain : écrites à W. S. Ecuyer, Depuis l'année 1770 jusqu'à 1781, Traduites de l'anglois par* ***. À Paris. Chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente, M DCC LXXXIV [1784]. 2 vols : xxiv-422 ; iv-400 p. [traduction/adaptation de St. John de

découvrira une Amérique adamique et bucolique, sous la plume d'un auteur alors nommé consul de France à New York. Si la Révolution française l'écartera de ce poste et de sa seconde patrie, St. John de Crèvecœur aura du moins été des tout premiers à définir « What is an American ». C'est sans doute la raison de sa présence dans le numéro liminaire du *Courier de Boston*, auquel nous revenons à présent[28].

En avril 1789, l'Amérique ignore encore ce qui se trame en France. Les seules nouvelles de ce pays remontent à l'automne précédent : on y parle des États Généraux et du « Discours du Roi à l'Assemblée des Notables, tenue à Versailles le 6 novembre 1788 » (CB : 23 avril 1789). Par contre, l'actualité américaine y est largement présente et débattue : « Première séance du nouveau Congrès » et (scoop oblige !), élection du premier président des États-Unis, George Washington. Petit à petit, les nouvelles de France parviennent avec deux mois de délai. De Nancrède ne cache pas ses sympathies pour la Révolution en marche. Le 21 mai 1789, il encourage des émigrants européens à venir s'installer en Amérique, pays de cocagne où chacun peut aspirer à « tous les postes, excepté celui de Président des États-Unis », précise-t-il ! La semaine suivante, l'éditeur s'enthousiasme en apprenant les nouveaux effets de la liberté de presse en France : « Ce grand concours de lumières, présenté à un grand Roi, qui a un grand courage et un grand ministre, ne peut manquer d'opérer la régénération de la France dont elle a un si grand besoin » (CB : 28 mai 1789. Le 4 juin, nouveaux conseils aux émigrants. Dans le même numéro, un avis de recherche attire l'attention : on offre cinquante piastres de récompense à qui permettrait d'arrêter un escroc français venu de St. Domingue. L'homme s'appelle Lambert et il a volé quatre-cents piastres à des Français qui l'hébergeaient à Boston. On comprendra plus tard l'importance de cet incident pour nul autre que l'éditeur.

Le 11 juin, toujours des conseils aux émigrants, mais aussi, l'annonce que tous en France sont en faveur du Tiers État. Un autre article vante les mérites de l'Université de Cambridge (où professe de Nancrède et où étudie Laterrière). Alors que ce dernier passe ses dernières épreuves de médecine, de Nancrède l'engage à publier sa thèse. Il le fera bientôt[29]. Le 18 juin, le *Courier de Boston* fait

Crèvecœur). Je signale que Pierre Monette prépare une édition bilingue de cet ouvrage clé de la littérature américaine naissante.

28. Le survol éditorial qui suit renvoie par la seule mention de la date aux livraisons correspondantes du *Courier de Boston* (abrégé par CB).

29. Sur cet épisode, voir ma biographie de Laterrière (*op. cit.*), chapitre treizième. L'opus de « Peter » de Sales Laterrière s'intitule : *A Dissertation on the Puerperal Fever, delivered at a public examination for the degree of bachelor in medicine, before the Reverend Joseph Willard, S.T.D. president, the medical professors, and the governors of the University at Cambridge, in*

COURIER DE BOSTON,

AFFICHES, ANNONCES, ET AVIS.

L'Utilité des deux Mondes.

Prix, 5 Pence.] DU JEUDI, 30 AVRIL, 1789. [No. 2.

FRANCE.

Continuation du Rapport de M. Necker, à la Suite du Réſultat du Conſeil.

PROPOSITION.

JE crois que le nombre de mille députés ou environ, eſt le plus convenable ; il ne préſente pas la crainte d'une trop grande confuſion, et en même temps il devient néceſſaire pour repréſenter ſuffiſamment la nation, dans une circonſtance ſi grave, et ſi *majeure*, et où les plus grands intérêts de l'etat pourront être traités.

Ce nombre de repréſentans des trois ordres devroit être réparti entre les grands bailliages, en raiſon combinée de leur population et de leurs contributions, et en aſſignant un nombre proportionnel à chaque pays d'états qui eſt dans l'uſage de choiſir des députés dans ſes propres aſſemblées.

La manière la plus raiſonnable de répartir mille députés entre les différens ordres de l'état, ſeroit peut-être d'en accorder 200 à l'ordre du clergé, 300 à l'ordre de la nobleſſe et 500 aux communes du royaume ; mais comme votre majeſté, ſans le ſecours des Etats-Généraux, ne veut oppoſer aux anciennes formes que les changemens les plus indiſpenſables, on lui propoſe de ne point s'écarter de la parité établie entre les deux ordres privilégiés ; et alors les mille députés qu'elle appeleroit aux Etats-généraux, devroient être compoſés de 250 du clergé, de 250 de la nobleſſe, et de 500 du tiers-état.

On a rendu compte à V. M. des diverſes modifications qui pouvoient concilier ce doublement du tiers-état avec une eſpece de ménagement pour l'ancienne teneur des lettres de convocation ; ces lettres appeloient aux Etats-Généraux, un de chaque ordre ; ainſi, on auroit pu maintenir la même formule, en repartiſſant l'election de la moitié des députés du tiers-état, entre les villes principales du royaume ; mais l'avantage particulier que ces villes obtiendroient deviendroit un ſujet de jalouſie, pour toutes celles, dont l'importance ſeroit à peu-près ſemblable, et cette même diſpoſition pourroit encore exciter la réclamation des autres communautés du royaume. Quelques objections naîtroient auſſi de ce que les trois ordres ſe trouvant confondus et réunis dans les villes, il faudroit par des réglemens nouveaux et particuliers, ſéparer le tiers-état des autres claſſes de la ſociété, et de pareils réglemens appliqués à un nombre conſidérable de villes, entraîneroient de très grands embarras, et de grandes longueurs.

Il étoit bien naturel et bien digne de la protection que votre majeſté accorde également à tous les ordres de ſon royaume, de chercher, avec attention, et avec ſuite, tous les moyens qui pourroient leur donner l'eſperance de concilier leurs diverſes pretentions, et leurs differens intérêts ; mais, dans la circonſtance où ſe trouvent les affaires publiques, toute modification nouvelle qui n'auroit pas été motivée, ou par un principe évident de juſtice, ou par l'expreſſion générale de l'opinion publique, expoſeroit peut-être à des contradictions difficiles à ſurmonter.

Votre majeſté, en augmentant le nombre des députés du tiers-état aux aſſemblées nationales, cédera principalement à un ſentiment d'équité ; et, puiſqu'en toutes choſes la manière la plus ſimple eſt la plus aſſortie à la dignité royale, c'eſt ſous une telle forme qu'il faut livrer à la garde du temps une délibération qui ſera quelque jour une des époques du règne glorieux de V. M.

On propoſeroit donc à votre majeſté d'exprimer ſes intentions dans les lettres de convocation mêmes.

On doit obſerver cependant que ſi V. M. veut accorder une députation particulière au très-petit nombre de villes qui ont joui de ce privilége en 1614, il faudroit les aſtreindre, pour les élections aux diſpoſitions qui ſeront ſuivies dans les bailliages, afin que le nombre des députés du tiers-état ne puiſſe jamais exceder le nombre des députés des deux premiers ordres.

Sur la troiſième queſtion.

Chaque ordre doit-il être reſtreint à ne choiſir des députés que dans ſon ordre ?

Page frontispice du Courier de Boston, *30 avril 1789.*

savoir que les curés français du bas clergé exhortent les évêques à se départir de leurs privilèges. La gazette discute aussi de pédagogie du français et signale les dernières nominations à l'Académie américaine des Arts et des Sciences. Le 25 juin, le *Courier de Boston* annonce que le clergé du Vermandais a renoncé à ses privilèges. Puis, à Cambridge, ce sont les préparatifs du *Commencement Day*, jour de la remise des diplômes. Le Canadien Pierre de Sales Laterrière est devenu Peter de Sales Laterrière — Amérique oblige- et, un certain 14 juillet 1789, il s'apprête à défendre publiquement sa thèse sur la fièvre puerpérale. Les deux journaux locaux ont leurs « reporters » sur le campus. Ils se feront l'écho des cérémonies académiques.

Parmi les orateurs du 15 juillet 1789, un certain Mr Shapleight débat des mérites respectifs de la monarchie et de la république avec un ci-devant Mr Paine[30]. Tout ce beau monde, il va de soi, ignore encore l'événement majeur survenu la veille à la Bastille. A-t-on même déjà reçu les nouvelles de juin 1789 ? Sait-on que le tiers état s'est proclamé Assemblée nationale ? Il faudra encore quelques semaines pour que parviennent ici les gazettes annonçant le serment du Jeu de paume et, début juillet, la proclamation de l'Assemblée constituante. Pour l'instant, à Cambridge, entassés sur leurs bancs dans une chaleur accablante, les dignitaires en toge, épitoge et hermine attendent la fin des discours. Joseph de Nancrède y est probablement puisqu'il décrit dans son hedomadaire du 16 juillet un banquet « fort bien servi » à l'université. Et d'ajouter : « Au dessert le Rev. Président porta la santé au Gouverneur et à la République ». Alors, comme dans toute cérémonie qui se respecte, un incident survient, dont se fait l'écho le *Courier de Boston* :

> Il s'éleva tout-à-coup des galeries une voix ou plutôt des hurlements qui firent entendre, *Repent! repent! the Kingdom of Heaven is nigh!* c'est-à-dire, Repentez-vous ! repentez-vous ! le royaume du ciel est proche ! Ce coup vraiment théâtral causa d'abord de la surprise ; mais peu d'émotion. — Cette voix venait d'un *Quaker* ou *Double Quaker* [*Shaking Quaker*].

Et l'incorrigible journaliste de glisser perfidement : « On vit quelques dames un peu troublées du mot *repent* ; mais elles furent bientôt calmées ». C'est alors la remise de quarante-huit *Bachelors of Arts* auxquels succèdera la bagatelle de vingt-trois *Masters of Arts*. De Nancrède n'oublie pas l'ami Pierre et son

---

America / by Peter de Sales de la Terriere, from Canada. La thèse est publiée à Boston par Samuel Hall, en 1789 et Jacques G. Ruelland en a donné une traduction française dans « Pierre de Sales Laterrière. 1747-1815. Médecin et libre-penseur », *Cahiers de la Société historique du Marigot*, n° 4, décembre 1990, 88 p.

30. Il ne semble pas s'agir du fameux Thomas Paine qui avait quitté deux ans plus tôt l'Amérique pour la France.

condisciple en clôturant ainsi son reportage : « MM. la Terriere et Pearson reçurent le dégré de Bachélier en Médécine » (sic). À quelques coquilles près, le *Centinel* reprend deux jours plus tard l'information, mais il la développe en ces termes : « The degree of Bachelor in Medicine were conferred on Mr PETER DE SALES LA TERRIERE, from Canada, and on Mr. WILLIAM PEARSON, of Gloucester ».

De BOSTON, le 16 Juillet.

Hier, jour de l'anniverſaire du College de Harvard, en l'univerſité de Cambridge ſe fit la diſtribution des dégrès. Après l'aſſemblée des Inſpecteurs, le gouvernement immédiat du College, marcha à l'égliſe, ſuivi de S. E. le Gouverneur, du Conſeil, du Sénat, et de la chambre des Repréſentans.

L'exhibition commença à environ midi, une muſique vocale et inſtrumentale en fit l'ouverture. Les Candidats pour le dégré de Bachelier ès-Arts, au nombre de 47, prononcèrent en Latin, et en Anglois, pluſieurs excellens diſcours, ſur différens ſujets—ils ſoutinrent pluſieurs thèſes, qui furent applaudies de toute l'auditoire. Les parens et amis des Candidats honorent toujours cette fête ſolemnelle ; pluſieurs l'honorèrent de leurs larmes, et chacun a partagé l'intérêt qu'ils y prenoient.

L'Aſſemblée des Inſpecteurs avoit été longue, les Candidats étoient nombreux, on fut obligé d'omettre pluſieurs morceaux.

On omit auſſi une conference en François qui devoit être prononcée, ſur le paralelle de la Poëſie et de la Peinture, par MM. Gay et Bartlett, candidats.

L'exhibition du matin a été terminée par un Banquet fort bien ſervi. Au deſſert le Rev. Préſident porta la ſanté au Gouverneur et à la République.

Il ne faut pas oublier qu'au moment où l'on alloit commencer une thèſe, il s'éleva tout-à-coup des galleries une voix ou plutôt des hurlemens qui firent entendre, *Repent ! repent ! the kingdom of heaven is nigh !* c'eſt-à-dire, Repentez-vous ! repentez-vous ! le royaume du ciel eſt proche ! Ce coup vraiment théatral cauſa d'abord de la ſurpriſe ; mais peu d'émotion.— Cette voix venoit d'un Quaker ou Double Quaker. [*Shaking Quaker.*] On vit quelques dames un peu troublées du mot *repent* ; mais elles furent bientôt calmées.

MM. la Terriere et Pearſon reçurent le dégré de Bachélier en Médécine.

Extrait du Courier de Boston *du 16 juillet 1789, où Joseph de Nancrède rapporte la collation des grades et le diplôme de médecine obtenu par Pierre de Sales Laterrière.*

Quand le nouveau diplômé rentrera au Québec, le mois suivant, son ami de Nancrède poursuivra sa tâche de journaliste, en dépit de croissantes difficultés financières. Tout l'été, il couvrira les progrès de la « régénération » française, jusqu'à ce qu'on apprenne enfin, le 15 octobre, que c'était une révolution. Ce 15 octobre 1789 est aussi la date du dernier *Courier de Boston*. Outre les conséquences de la prise de la Bastille, on y annonce la révolte avortée des noirs en Martinique. Et, à la toute fin du numéro, sans crier gare, de Nancrède confie à ses lecteurs qu'il ne peut donner suite à la publication : « Un enchaînement de calamités et de malheurs, aussi surprenants qu'ils lui sont fatals, et qu'il a endurés sans le moindre murmure, ni sans la moindre interruption de la feuille, l'oblige enfin à renoncer à l'espoir qu'il avoit conçu, en l'accablant de la misère la plus inouie ». Un astérisque renvoie alors à l'explication finale : l'annonce du 4 juin concernant le vol commis par Lambert ne concernait nulle autre victime que l'imprimeur de Nancrède. Le gazetier ne s'en est pas remis et il ne peut risquer le bien-être de sa famille pour assurer la survie de l'entreprise. Seule la garantie de quatre cents nouveaux souscripteurs lui permettrait de reprendre la feuille au printemps suivant. Peine perdue.

*
* *

Ainsi s'achève la première expérience éditoriale de Joseph de Nancrède. Car il y en aura beaucoup d'autres par la suite, dont je ne peux ici qu'évoquer les plus significatives. Citons rapidement, en 1791, l'édition anglaise du discours de Brissot de Warville, sur la question de savoir si le Roi peut être jugé[31]. Puis, en 1792, c'est la publication du premier recueil de littérature francophone aux États-Unis. Tout un titre :

> *L'Abeille francoise, ou Nouveau recueil, de morceaux brillans, des auteurs Francois les plus celebres. Ouvrage utile a ceux qui etudient la langue francoise, et amusant pour ceux qui la connoissent : A l'usage de l'Universite de Cambridge*[32].

En 1795, de Nancrède publie en anglais et en français un *Plan de constitution pour la république française*[33]. En avril de la même année, il s'associe avec Médéric-Louis-Élie Moreau de Saint-Méry, libraire-éditeur de Philadelphie pour

31. Brissot de Warville, J.-P. [Jacques-Pierre], *A discourse upon the question, whether the King shall be tried?* Printed at Boston, by J. Belknap and A. Young. Sold at their printing-office, n° 34, Newbury Street, and by the booksellers in town and country, MDCCXCI [1791].
32. *A Boston, de l'imprimerie de Belknap et Young, rue de l'État, vis-à-vis la Banque Nationale, MDCCXCII. [1792] (Published according to act of Congress).*
33. *A plan of constitution, for the French Republic*, Printed at Boston by Hall and Nancrede : sold at their bookstore, north-side the State House, MDCCXCV [1795].

la diffusion de ses livres. Il ouvre aussi avec Thomas Hall, de Boston, une librairie franco-anglaise[34]. Il publie alors régulièrement son catalogue d'ouvrages littéraires importés d'Europe[35]. Mais son plus beau coup éditorial, c'est, en 1797, la première édition américaine du chef d'œuvre de Bernadin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, en anglais, en français et aussi dans une édition bilingue[36]. En dédiant cette première édition américaine de l'œuvre à Washington, l'habile éditeur s'assure de l'auguste souscription du Président, ce qui entraîne une liste tout aussi prestigieuse d'autres souscripteurs et le succès commercial de l'opération[37]. La même année (1797), de Nancrède donne aussi le *Télémaque* de Fénelon[38]. Parvenu au fait de la gloire éditoriale, de Nancrède gagne la naturalisation américaine en 1799[39].

Quand, cinq ans plus tard, de Nancrède et sa femme se séparent, l'éditeur obtient la garde des huit enfants. Il décide alors de les emmener avec lui en France pour compléter leur éducation et se consacrer, lui, à une toute nouvelle carrière. De 1804 à 1812, il baigne dans toutes sortes d'affaires, intermédiaire (*dabbler*) en art, en librairie, dans l'immobilier et dans la politique. Quand il revient aux États-Unis, il se fixe à Philadelphie jusqu'en 1825, date à laquelle le vieil homme se retire définitivement en France. Il laisse alors en sol américain

34. Le 25 juillet 1795 de Nancrède annonce dans le *Columbian Centinel* l'ouverture d'une librairie *(a French and English Book-Store)* qu'il tiendra avec Thomas Hall.

35. *Joseph Nancrede's catalogue of books in the various branches of literature; lately imported from London, Dublin, Paris, and other capitals of Europe; for sale, wholesale and retail, at his bookstore,* n° 49, Marlbro' Street, Boston, 1796.

36. James Henry Bernardin de Saint Pierre, *Études de la nature. Studies of nature*, Translated by Henry Hunter, D.D. Minister of the Scots Church, London Wall.; In three volumes. Vol. I[-III], Worcester [Mass.], Printed for J. Nancrede, Marlborough Street, Boston., 1797, 3 v. (le 3e volume est celui intitulé *Paul and Virginia. Arcadia*). Donné comme la première édition américaine, ce volume est toutefois précédé dans le catalogue de la Library of Congress d'une édition bostonnaise de 1796 : *Paul et Virginie; histoire indienne*, Boston, G. Spotswood ; nous n'avons pas pu vérifier si l'on doit aussi cette parution à de Nancrède.

37. Je remercie Pierre Monette qui m'a signalé la lettre de George Wasington à Timothy Pickering (6 février 1798), où le président accuse réception du livre que lui dédie de Nancrède ; cette lettre peut être consultée sur le site Internet de la Bibliothèque du Congrès (http://memory.loc.gov/ammem/mdbquery.html) : George Washington Papers at the Library of Congress, 1741-1799 : Series 4. General Correspondence. 1697-1799 / Timothy Pickering to George Washington, July 6, 1798, image 1030.

38. *Les aventures de Télémaque, fils d'Ulysse. Par Messire Francois de Salignac de la Motte Fénelon, archevêque de Cambray. Nouvelle dition. Comparée soigneusement avec les meilleures éditions francoises; revue & corrigée, par Joseph Nancrede, maitre de langue francoise, en l'Universite de Cambridge.* A Boston, Chez Joseph Nancrede, libraire, n° 49, Marlbro' Street, 1797.

39. Le 19 février 1799, il est admis comme citoyen des Étas-Unis (Stern, *op. cit.*, p. 60-1).

une partie de sa progéniture qui s'illustrera dans la médecine ou dans l'édition. À Paris, le septuagénaire s'adonne à des travaux savants : bibliophile, antiquaire et critique. C'est en 1838 qu'il se trouve une ultime vocation : s'entremettre pour la cause de Louis-Joseph Papineau[40]. L'homme politique canadien a déjà été son hôte à Philadelphie. Maintenant que Papineau se cherche un refuge, de Nancrède lui témoigne son amitié. À soixante dix-huit ans, l'ex-éditeur de Boston veut aider le « rebelle » de cinquante trois ans. Il l'assure dans une lettre de juin 1838 que le triomphe de sa cause ne saurait être indéfiniment retardé[41]. Il lui offre d'intercéder auprès de sa Majesté Louis-Philippe, roi de France. De Nancrède invite même Papineau à résider chez lui. Si l'exilé décline l'invitation, il restera tout de même en contact étroit avec de Nancrède. Durant le rude hiver 1840, Papineau visite son vieil ami et le trouve « toujours malade », « languissant ». Le 4 décembre 1841, l'octogénaire envoie un dernier mot à son ami canadien : « Je prie M Pappineau [sic] de bien vouloir passer chez moi le plutot qu'il pourra ». Le 15 décembre, de Nancrède n'est plus.

Avant de s'éteindre, de Nancrède avait fait de Papineau son exécuteur testamentaire. Ce dernier reconstitua consciencieusement la bibliothèque du libraire, faisant relier ses brochures et copier ses archives qu'il ramènera plus tard au Canada[42]. Comme le rappelle Madeleine Stern dans son étude sur de Nancrède, « He had observed America between a Crèvecœur and a Tocqueville »[43]. Ajoutons que si de Nancrède ne fut pas vraiment un homme de lettres, cet homme de livres accompagna de ses imprimés la marche d'une collectivité nouvelle en Amérique et que, s'il s'était exilé à Québec plutôt qu'à Paris, en 1806, on l'eût probablement vu s'activer avec les Bédard et les Blanchet, autour d'un journal comme le *Canadien*. Le rappel de cet étonnant parcours ne peut manquer de raviver la curiosité des chercheurs pour cette époque où le Québec « bougeait »[44]. La découverte de de Nancrède m'aura aussi permis de croiser le destin de quelques autres aventuriers des lettres dont je reparlerai ici même lors d'une prochaine livraison.

Bernard André.

40. Louis-Joseph Papineau était exilé à Paris en 1839 et 1845.
41. STERN, *op. cit.*, p. 106.
42. C'est pourquoi Roger le Moine peut retrouver Joseph de Nancrède dans ses recherches sur la bibliothèque de Papineau (voir « Papineau bibliophile », in *Les Cahiers des Dix*, n° 46, (1991), p. 161).
43. STERN, *op. cit.*, p. 107
44. Cf. JEAN-PIERRE WALOT, *Un Québec qui bougeait. Trame socio-politique du Québec au tournant du XIX^e siècle*, Montréal, Boréal-Express, 1973.